LE XXe SIECLE.

Suite et fin.

Tous les siècles, du reste, le sont, surtout dans nos temps modernes.

VII

Aussi, gens paisibles et conservateurs souvent timorés, si le XXe siècle doit avoir ses guerres, ses batailles et sans doute ses rectifications de frontières, sans que pourtant la guerre s'y consacre sans plus de vérité, de justice et de christianisme, gardez-vous de croire que le XXe siècle, avec les royautés, les empires et les républiques qui sont ici et là, avec des institutions aussi imparfaites peut-être que dissemblables, avec des peuples agités dans tous les sens et pourtant vers un même but, sera sans révolutions politiques et sociales. La guerre elle-même, malgré ses terribles et criminels moyens, favorisera ces révolutions.

Nous ne savons pas, bien entendu, combien de royautés et d'empires seront encore debout à la fin du XXe siècle; mais le nombre en aura certainement diminué, et ceux qui compteront pour quelque chose à ce moment-là, reste d'un passé qui disparaît tous les jours, n'auront plus au front la couronne du pouvoir absolu. Toutes les Constitutions se seront libéralisées, sinon républicanisées, et les maîtres du peuple, par force ou par bonne volonté, seront devenus les serviteurs du peuple. Ce sera là une partie de l'œuvre du XXe siècle.

A vrai dire, est ce que ces rois et ces empereurs, pour la plupart, valent ordinairement grand' chose, et s'il ne faut pas les supprimer avec la criminalité du couteau — sanguinaire folie qui supprime un homme et non une institution—ne faut il pas que la démocratie se substitue à la monarchie ? Cette monarchie, pour bonne qu'elle ait pu être à son heure et avec certains monarques, doit avoir à peu près fini son temps. Et qui croit désormais à ses droits d'ordre divin. Léon XIII lui-même, qui voit un roi de Piémont au Quirinal de Rome, n'en proclame pas le dogme au nom du Vatican.

Il y a, au commencement de ce siècle, dans le centre de l'Europe, près de la France républicaine, qui restera républicaine et qui ne cessera point d'être le grand peuple de l'Ouest, un peuple qui n'est aucunement de taille moyenne, de race inférieure et d'ivres nulles dans un asservissement impérial, s'il a, à travers des siècles de guerres et d'épreuves, par des maisons impériales ou royales différentes, Hohenstaufen avec l'Autriche et Hohenzollern avec la Prusse, profondément agité par une réformation qui fut une révolte, mis du temps à trouver son nom, à savoir ce qu'il était et à réaliser une unité nationale qui n'est pas encore entièrement réalisée et qui pourra l'être, est-ce que ce peuple laborieux et fort, sérieux et consciencieux, éclairé et même savant dans nombre des siens, a ses destinées irrévocablement liées à une individualité plus ou moins remarquable et de quelques années d'existence qu'on nomme roi, empereur ou kaiser ? L'Allemagne, sans doute, est lente dans ses mouvements et dans son action et Michel n'est peut-être pas impulsif et révolutionnaire par sentiment et par tempérament; mais l'Allemand veut bien ce qu'il veut, avec un entêtement particulier, sachant que le temps finit par donner raison à qui de droit. Il ne se précipite point inconsidérément et il sait attendre. La patience est une de ses vertus, avec l'endurance et le respect à l'autorité. Mais ce respect à l'autorité n'est pas la soumission à l'injustice, le consentement à la volonté du maître, ni même la reconnaissance du maître, surtout s'il est absolu ou s'il veut l'être. Avec sa philosophie qui est audacieuse et sa pensée qui va loin, bien que l'empire lui ait presque donné l'unité nationale dans une certaine gloire militaire, il ne se sent pas fait pour être esclave, et il ne le sera pas. Sa démocratie sort du nuage de l'école, prend corps et s'affirme. Guillaume ou tout autre n'est pas sacré pour lui, et si ce Guillaume peut être singulier comme homme et comme empereur, ce n'est pas, comme il le verra tôt ou tard, par une politique anglaise qui'il grandira sa popularité d'empereur et de souverain. Il est des alliances dangereuses et qu'il faut redouter pour plus d'une raison. Bien qu'il y ait encore en Allemagne un petit royaume qui porte le nom de Saxe, le peuple allemand est plus germain qu'anglo-saxon.

Et si l'empire d'Allemagne disparaissait vers le milieu du XXe siècle, peut-être même avant, pour faire place à une république fédérale, faudrait-il s'en étonner beaucoup ?

VIII

Mais s'il est dans le monde un peuple qui n'ait pas à se plaindre du XIXe siècle c'est assurément le peuple des Etats Unis, et si le XIXe siècle n'avait fait que les Etats-Unis, il pourrait encore se glorifier de son œuvre et hautement proclamer qu'il n'a point perdu son temps.

Car l'œuvre a été vraiment étonnante, et lorsqu'on pense qu'elle est l'œuvre de cent ans, sur un continent de civilisation récente et nouvelle, il faut admirer. Lisez l'histoire de tous les temps et de tous les peuples et vous n'y trouverez rien de semblable et de comparable.

Mais la liberté, la démocratie et la république, avec un travail que rien ne gênait ou n'entravait, avec une immigration d'hommes qui ne traînaient point les préjugés d'Europe et de servitude à leur pieds, avec une nécessité de création en toute chose et aussi rapidement que possible, ont fait ce miracle politique et social, religieux même. Car le problème des religions et des églises, grâce à la liberté de conscience si péniblement conquise en Europe, n'a jamais agité les Etats-Unis.

Qui donc aurait pu croire, au commencement du XIXe siècle, quand les Etats Unis ne comptaient pas encore 5,000,000 d'habitants, que ces Etats-Unis, grandis, élargis, maîtres de presque la moitié du continent américain, auraient près 80,000,000 d'habitants vers la fin de ce siècle et que l'Angleterre solliciterait alors leur alliance avec une quasi-génuflexion de reine s'inclinant devant la République ?

Non, en vérité, le peuple américain n'a pas le droit, sans une ingratitude qui ne l'honorerait pas, de se plaindre du XIXe siècle, et il serait plus qu'insensé, criminel même, s'il se donnait un démenti dans le XXe siècle. Le peut-il ?

Mais ce démenti serait l'abandon des principes qui ont fait sa grandeur, le changement d'une doctrine vraie pour une doctrine fausse, l'adultération de la démocratie et de ses institutions, une ambition démesurée qui pousse à la conquête et méconnaît la justice, une plutocratie peu républicaine qui rompt l'égalité nécessaire, crée une oligarchie dangereuse, produit la haine entre les classes, doit donner une législation mauvaise et fatalement conduire à la guerre sociale.

Il est un impérialisme de conquête et de caractère anglais auquel une démocratie ne peut pas se livrer sans danger, et si l'Europe était à imiter par l'Amérique, ce ne serait pas par tous les côtés, surtout par ceux du despotisme, du militarisme et des grandes armées permanentes. Ces grandes armées permanentes disent tout le contraire de la liberté, de la démocratie, des institutions sages et justes, du gouvernement véritablement républicain, de la paix et du bonheur du peuple. Elles changent le caractère et les mœurs d'une nation; elles donnent aux sentiments et aux intérêts d'un peuple une direction absolument contraire à la justice, et si leur fardeau est lourd et coûteux, il est également redoutable. Dans tout militarisme, comme dernier terme et comme terme fatal, il y a le césarisme. Aux Etats-Unis très vastes et peut-être trop vastes, d'une unité nationale encore imparfaite, où le patriotisme n'est pas encore le sentiment du cœur, n'y aurait-il pas la dissolution ou la séparation ? Il ne faut pas toujours de grandes causes pour qu'un pays se divise lui même.

Faut-il aussi que le Dieu d'un grand peuple et d'une civilisation supérieure, au XXe siècle, soit l'Or du mercantilisme, du matérialisme et de l'iniquité ? Est-ce par la corruption qu'on atteint la grandeur ?

Mais si les Etats Unis persévèrent dans leurs principes et leur démocratie, s'ils gardent leur foi et leur doctrine, s'ils se montrent supérieurs aux autres peuples en science sociale et en justice, et si, dans l'art, dans les lettres et dans le domaine du beau, ils sont aussi puissants créateurs que dans le domaine de l'utile, ils seront sans nul doute le grand peuple du XXe siècle.

Ce XXe siècle portera leur nom.

FIN

J. GENTIL.

UN DON A L'IMPERATRICE DE RUSSIE.

Au cours de la visite que firent à Versailles l'empereur et l'impératrice de Russie, pendant leur séjour en France, l'impératrice s'arrêta longuement devant la tapisserie des Gobelins reproduisant le tableau de Mme Vigée-Lebrun qui représentait la reine Marie-Antoinette et ses enfants. Elle témoigna tout haut son admiration et le président de la République, M. Félix Faure, qui accompagnait les souverains, s'empressa d'offrir à l'impératrice comme un cadeau de la France cette tapisserie. Une loi était nécessaire pour l'aliénation d'une propriété nationale. Elle ne fut pas proposée aux Chambres, mais le gouvernement, non moins désireux que le président de la République de faire plaisir à l'impératrice, commanda à la manufacture des Gobelins une copie de la célèbre tapisserie. Le travail a duré quatre années. Il est achevé et M. Jules Guiffrey, membre de l'Institut, directeur de la manufacture des Gobelins, a livré hier la tapisserie au ministère des affaire étrangères.

Cette tapisserie est expédiée aujourd'hui à Saint-Pétersbourg pour être remise par les soins de notre ambassadeur à l'impératrice à l'occasion du nouvel an russe.

SENSATIONS —DE— LOUISIANE.

On m'a dit quelquefois que le souvenir de l'Orient, que j'aime tant, pouvait rendre partiales mes appréciations sur d'autres pays .... Cela n'est pas ! Oui ! je rapporte à certain coin d'Orient peuplé des plus doux souvenirs de ma vie, la plupart des sensations qui m'étreignent l'esprit et le cœur dans les pays que je traverse ; mais je m'efforce toujours de n'être pas injuste ; vous allez en juger.

Il est vrai que mes impressions ne sont pas les mêmes dans les pays de l'extrême Nord, par exemple, si empreints pourtant d'une majestueuse poésie, mais qui s'imprime plutôt dans ma rétine que dans mon âme. C'est qu'il y manque l'ardent soleil qui a allumé dans mon cerveau des flammes inextinguibles ayant pour jamais embrasé mon cœur.

Incontestablement, les icebergs de la mer polaire, les aurores boréales, le soleil de minuit, sont de sublimes spectacles, mais combien inférieurs à mes yeux à la vue d'un palmier sur les bords du Nil, au crépuscule, ou d'un chameau marchant de son pas nonchalant dans le grand désert, sous le soleil torride de l'Afrique !

Et puis, laissez-moi le dire : Est-ce qu'au point de vue du génie humain, en Lettres et en Art, il peut y avoir une comparaison entre les régions ensoleillées et les brumes glacées du Nord ?

Est-ce que tout ce que la civilisation moderne a produit de soi-disant sublime, en Europe, par exemple où manque l'ardent soleil, ce grand Pan qui régit les mondes, peut être mis en balance avec les éblouissantes merveilles d'art de l'Inde, de l'Egypte et de tout l'Orient ?

Est-ce que l'on peut citer en Europe et dans toute l'Amérique du nord, un monument réputé comme la suprême expression architectorique moderne, qui ne semble mesquin, étriqué, petit, en regard des inconcevables temples de l'Inde, des ruines titaniques de Baalbeck et des inénarrables merveilles de l'Acropolis que le dessin seul peut reproduire, la plume se refusant à leur description ?

Est-ce que, pour revenir à ce continent, le génie des Américains du Nord qui se manifeste par des ponts colossaux et des maisons de 25 étages, merveilles d'audace, mais non d'Art, a quelque parenté avec le génie artistique des Aztecs et des Incas ?

Non ! mille fois non !

Il en est du génie humain comme des plantes des tropiques transportées dans les froids pays où l'on ne peut les entretenir et encore dans un misérable étiolement, qu'à l'aide de l'artifice des serres, alors qu'elles se développent en des proportions gigantesques dans l'embrasement du grand soleil ?

Ces prémisses posées, on conçoit aisément que tout ce qui, là où je passe, est de nature à évoquer, (moins à mes yeux qu'à mon esprit) la lumineuse vision de l'Orient, m'enflamme et m'enivre jusqu'à me faire voir, en une sorte d'hallucination, ce que d'autres yeux ne verraient pas. Je ne veux, ni ne pourrais, d'ailleurs, rien expliquer. On n'explique pas des sensations: à peine peut-on les décrire: je me borne donc à constater.

Eh bien, effet de prisme, de mirage, même, si vous le voulez, de dérangement cérébral, (car les poètes sont des fous, n'en doutez pas), il n'est, dans aucune des régions de l'Amérique que j'ai visitée presque tout entière, de pays qui autant que celui-ci — j'entends là Louisiane — m'ait rappelé d'une façon aussi persistante ma chère Egypte. Il n'est aucune ville qui autant que la Nouvelle-Orléans, arrosée par le Mississipi, me rappelle le Caire arrosé par le Nil et où nul autre point que les pyramides n'arrête le regard sur une étendue de milliers de lieues....

Comment cela se peut-il faire ? On dira sans doute que l'imagination chez les poètes, chez ceux que l'Idéal obsède parfois jusqu'au tourment, supplée volontiers à l'aspect réel des choses par l'image inamovible de leur rêve, et que, selon telle disposition de son esprit se manifestant en lui sous tel ou tel angle, un poète pourrait tout aussi bien déduire Naples par exemple de la position et de l'enchantement de la Nouvelle-Orléans, que j'en déduis, moi, le Caire tel qu'il est fixé dans les cellules de mon cerveau.

A priori, l'argument ne manquerait pas de justesse, si je ne m'appuyais, pour le réfuter, sur une base dont la solidité défie la banale appréciation de ceux qui ne voient dans les choses rien au-delà de ce qu'embrasse leur courte vue.

Oh ! l'âme des choses ! quiconque ne la sent pas ne vit que d'une existence végétative. Pour ceux-là toute poésie est lettre morte et aucune des exquises jouissances de l'extase ne les ravira jamais.

Mais, voyons donc ! Est-ce qu'un tableau d'un grand maître — une vierge de Raphael ou de Titien ne contient pas tout un monde ?

Malheur aux esprits obtus pour qui ce tableau ne représente qu'une femme aux formes impeccables et qui, à travers les couleurs étalées par le pinceau de l'artiste, ne voient pas se dérouler toute l'épopée du Christ depuis Nazareth jusqu'aux affres du Golgotha.

C'est bien dans cet ordre d'idées étroites qu'il convient de ranger ceux qui traitaient de fou notre illustre philosophe Taine passant de longues heures en contemplation et en méditation devant un petit arbre d'un jardin public.... C'est que ce qu'il voyait dans ce petit arbre était invisible pour tout autre mil que le sien habitué à sonder les profondeurs de l'être.

Taine, explique Bourget, s'occupait à cette époque de la conclusion du dernier volume de son admirable "Histoire des origines de la France contemporaine" où il explique d'une façon magistrale, la disconvenance croissante de l'éducation et de la vie : et ce tronc d'arbre, se faisait pour ainsi dire son collaborateur en ce que l'unité de la sève vitale qui circulait dans toutes les feuilles remuées, lui apparaissait comme le symbole de cette autre unité, celle de la sève pensante qui fait qu'un même esprit circule à travers beaucoup d'âmes d'une même époque.

Eh bien, pour revenir en Louisiane et avoir dans une ville comme la Nouvelle-Orléans, une échappée de vue sur un des coins les plus délicieux de l'Orient, je n'ai pas besoin de me perdre en des subtilités et des abstractions.

Ici, l'ardent soleil estival, la végétation luxuriante, la flore éblouissante,—et les femmes donc !.... j'en parlerai tout à l'heure—évoquent irrésistiblement certain coin de la terre d'Afrique,—pour moi, bien entendu; je n'ai pas besoin, pour ressentir mes impressions, de les appuyer de celles des autres....

Voici donc, je crois, les contours de mon tableau tant bien que mal dessinés : il ne me reste plus qu'à y établir la couleur, et Dieu sait si elle manque ici !....

Mais, messieurs, je ne le puis faire qu'à la manière des peintres de l'école dite impressionniste, dont les tableaux ne sont que des coups de pinceau que l'on dirait piqués au hasard sur la toile, qui, vus de près semblent un empâtement indéfinissable et d'où, pourtant, à quelques pas, l'image se dégage, non point nette, point avec la correction de lignes de la réalité, mais dans un flou merveilleux qui tient du rêve et touche parfois à l'hallucination.

Oh ! s'il est ici quelqu'un connaissant l'Egypte et qui ait parcouru, au magique coucher du soleil, les promenades enchanteresses du Caire, que celui-là vienne avec moi, en un de ces exquis crépuscules de septembre à la Nouvelle-Orléans vers le fond merveilleux de l'avenue St-Charles dont l'œil de l'artiste ne se lasse jamais. Qu'il contemple ces demeures princières, ces jardins délicieux, ce fleuve majestueux, et qu'il dise si ce n'est pas là une vision du chemin de Ghizeh que suit le fidèle pour aller baiser l'endroit où la tradition fait reposer la sainte famille à son arrivée en Egypte.

Certes, il manque quelque chose à la vérité du tableau ; il manque les pyramides....

Eh bien, non mesdames, non messieurs ! Elles ne manquent pas ! puisque mon imagination les évoque et que mes yeux les voient....

Je vous disais tout à l'heure que les poètes sont des fous.... Mais quelle délicieuse et enviable folie que celle qui nous fait voir, à volonté, là où elles n'existent pas, des choses—parfois aussi des êtres que nous désirons rencontrer !

O puissance inconcevable de l'imagination ! C'est ainsi que Balzac, le génial Balzac, se trouvant dans une misère noire après de sérieux insuccès littéraires, vit saisir ses quelques meubles dans sa petite maison des Jardies à Ville d'Avray, et resta seul entre les murs absolument nus de sa pauvre demeure....

Le soir même de cette mémorable saisie, Balzac se rendit comme il avait coutume dans un cercle littéraire à Versailles —cercle bien obscur dont les membres alors inconnus, devaient plus tard, illuminer les Lettres françaises de clartés sublimes.... C'étaient Victor Hugo, Théophile Gautier, Balzac, Paul de St. Victor, Victor Cousin, Sainte Beuve, etc.

A l'entrée de Balzac, ses amis ayant eu connaissance de la lamentable saisie opérée chez lui lui serrèrent la main avec émotion et lui prodiguèrent des paroles de consolation.

"Eh quoi, mes chers amis, s'écria Balzac avec ce rire rabelaisien qui lui était familier, croyez vous que je veuille me faire de la bile pour quelques meubles vermoulus ? Je ler ai au contraire, tant ils m'embarrassaient, vu déménager avec un plaisir extrême.... La place est faite pour le nouveau mobilier somptueux dont j'ai fait acquisition, et que le meilleur tapissier de Paris doit m'amener demain matin.... Aussi, mes bons amis, ne suis-je venu ce soir que pour vous inviter à pendre la crémaillère demain à midi aux Jardies".

Puis il se retira majestueusement.

On ne s'étonnait de rien dans les cercles littéraires de cette époque. Chacun avait en soi, en l'avenir, une foi inlassable, et les plus fantastiques revirements dans la fortune de l'un d'eux ne leur semblaient jamais impossibles :

Le lendemain, à midi précis, tout le cercle se présenta aux Jardies,

Alors, il se passa une chose homérique dont a retenti, comme un éclat de rire formidable, toute la Presse de ce temps.

Balzac, enveloppé de sa légendaire robe de moine, attendait ses amis sur le seuil des Jardies.

"Nous allons, messieurs, leur dit-il, passer tout de suite dans la salle-à-manger qui est en même temps le salon, et peut, grâce à une combinaison géniale de mon tapissier, se transformer instantanément en salle de bains, en cuisine, en bibliothèque selon mes besoins. Veuillez voir, c'est fort ingénieux, Je vous rejoins dans un instant ayant quelques ordres à donner au personnel." Puis il ouvrit une porte, invita ses amis à entrer et se retira.

Alors, un tonnerre de rires retentit certainement jusqu'à Versailles et jusqu'à Paris dans tous les bureaux de rédaction.

La fameuse salle à manger, salon, salle de bains, bibliothèque était absolument vide. Mais, sur les murs se voyaient des compartiments tracés au charbon où étaient écrits : (les journaux du temps ont gardé cette nomenclature) — Bibliothèque de Boule—bois de rose et appliques de bronze. Deux panneaux uniques de Watteau ayant servi de portes à la table de nuit de Marie-Antoinette. — Perspective de la Neva, tableau donné à M. de Balzac par l'empereur de Russie, Une Sainte Famille attribuée à Rubens et dont le prix atteint déjà des proportions fantastiques. Puis, dans un angle du mur : Lit en bois de citronnier, à colonnes torses, ayant appartenu à Mme de Pompadour. Et, à deux pas, toujours au charbon : Baignoire authentique dans laquelle Marat fut assassiné par Charlotte Corday.

Messieurs ! messieurs ! Prenez garde ! gronda la voix de Balzac qui rentrait, vous allez renverser la table !....

Alors les yeux des convives qui se tordaient.—les convives, pas les yeux—virent à terre, magnifiquement dessinée à la craie, une table à manger, avec assiettes, plats, entrées, desserts variés et jusqu'à des bouteilles de Champagne !

Messieurs, reprit le maître de la maison quand les rires furent un peu calmés, cette plaisanterie n'a que trop duré. Je ne vous ai priés de venir ici que parce que je savais pouvoir arracher à mon coquin d'éditeur, cent francs que voici avec lesquels nous allons tout de suite chez le restaurateur du coin, faire un déjeuner plus confortable que celui dont vous voyez ici le menu.

Quant à ces tableaux charbonnés sur le mur et qui ont si vivement excité votre hilarité veuillez croire que je ne les effacerai jamais ! car c'est par l'imagination même que l'on goûte les plus exquises jouissances.

Vous êtes, n'est-ce pas, parfaitement certains que je n'ai jamais couché dans le lit de madame de Pompadour et que je ne me suis jamais baigné dans le sang de Marat —je veux dire dans sa baignoire ; mais du moment que j'ai chez moi en pensée, ces objets si rares qu'ils n'existent pas, j'en jouis comme si je les possédais en réalité et mes yeux se délectent de ce tableau de Rubens, (il indiquait le mur) comme si Rubens en personne l'avait peint là, sous mes yeux.

En résumé ne sommes-nous pas des hommes chez qui tout est imaginaire. Le rêve est notre élément. Le génie est à ce prix. Je vous recommande donc mon procédé qui nargue l'honorable corporation des huissiers et qui est tout à fait conforme aux exigences de la mauvaise fortune....

Là-dessus, mes amis, allons déjeuner !

Me voilà bien loin de la Louisiane où je me hâte de revenir pour goûter une fois de plus ces contemplations dont je parlais tout à l'heure et qui font dérouler sous mes yeux, depuis la première fois que je les ai vus, il y a déjà longtemps, des tableaux enchanteurs dont mon cœur est plein. Mais voici, tout-à-coup que pour étendre encore et compléter l'illusion, passe près de moi une de vos adorables créoles louisianaises à la carnation opaline et dont la démarche de Péri fait courir dans les veines des frissons.

Alors, pour moi le tableau s'anime. Il me semble à cette vision divine que je soulève le voile de Cléopâtre. Je comprends alors et j'excuse, oh combien ! Marc Antoine, m'avouant qu'en mes 20 ans, aussi amoureux et aussi lâche que lui, j'eusse oublié aux pieds de la féérique reine d'Egypte, et mon adversaire Octave, et la sanglante défaite d'Actium et l'anxieuse attente de Rome.

O puissance de l'imagination !

M. DE P.

Eloge de New-York.

Presse Associée—

New York, 19 janvier — Le contrôleur Coles de New York, a pris la parole hier soir, devant le Outlook Club de Montclair N. J. Il a parlé de New York qu'il a appelé la plus grande cité du monde, sur le compte de laquelle il y a tant d'opinions diverses qui se contredisent, New York traverse en ce moment une crise comme en ont dû subir toutes les grandes villes.

On croit généralement que New York est une ville vicieuse. On l'a dépeinte sous des couleurs trop noires. On prétend que son gouvernement est corrompu, que les hommes qui la gouvernent sont incompétents, que le crime y règne partout et qu'elle est sans protection de la part de la police.

New York, au contraire, s'améliore beaucoup, a dit le contrôleur. Les revenus se montent à trois-quarts de million par jour.

La ville fait plus de dépenses pour l'enseignement, pour la charité et pour les améliorations publiques que toutes les autres villes de l'Union ensemble. Ses dépenses sont presque aussi fortes que celles du gouvernement national.

Dans aucune ville du monde, on ne peut signaler autant d'améliorations.

—:o:—

Le comité de vigilance à New York.

Presse Associée—

New York, 19 janvier—On lit dans le World :

Le comité de vigilance soutenu par l'évêque Potter, va se former des membres du City Club. Il comptera, non pas 25,000, ni 5000 membres, mais des hommes éprouvés, dignes de toute confiance ; leur nombre ne dépassera guère 500.

Le City Club ne fait pas encore parti du comité des vigilants, officiellement; mais quand il sera complètement organisé, le comité sera placé sous le patronage du Club.

L'évêque Potter a pris à ce propos la défense du comité de vigilance. Le Rév. pense que tous les troubles de New York proviennent de l'indifférence du public.

Au lieu de cacher ce qui se passe, a ajouté l'orateur, il faut mettre tous les faits en lumière et les rapporter franchement au comité central.

—:o:—

Abita, Abita, Abita,
Que de trésors de santé cette Eau contient

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

11 Commencé le 11 Novembre 1900

LA TÉNÉBREUSE

PAR GEORGES OHNET.

PREMIÈRE PARTIE

III

Suite.

—Je le crois comme vous.. Mais ce n'est pas une raison pour ne point chercher. D'abord, si Lichtenbach est surveillé, peut-être découvrira-t-on quelque preuve. Mais ça, c'est l'affaire de la préfecture. Parlons d'autre chose. Le général de Trémont laisse, en mourant, sa fille seule, sans appui.

—Pardon, général. Nous sommes là pour la recueillir et la consoler.

—Oui, mon cher ami, je sais que cette enfant peut compter sur vous.... Mais elle reste sans fortune. Trémont n'avait que bien peu de chose à lui. Sa retraite était le plus clair de son bien....

—Rassurez-vous. Elle ne manquera jamais de rien. Ma femme est allée, dès ce matin, la chercher au Sacré-Cœur, et l'a amenée ici.... Elle ne quittera plus ma fille et sera traitée comme si elle portait mon nom....

—Je vais toujours lui faire allouer une pension par le ministère....

—Si vous voulez, mais ce sera pour l'acquit de votre conscience. Elle n'aura besoin de quoi que ce soit. Je me charge d'elle, comme si elle était mon enfant....

—Ne pourrais-je lui parler ? Sera-t-elle en état de me recevoir ?

—Elle a beaucoup de chagrin, mais elle est très calme. Graff va aller la prévenir que vous êtes ici....

L'oncle sortait. Baradier s'approcha du général comme s'il craignait que les murailles pussent entendre ses paroles :

—De vous à moi et en dehors de Graff, qui est un sentimental et un bavard, avions-nous, en cette circonstance, affaire à l'étranger ?

— Comment le savoir, tant qu'on n'aura pas mis la main sur les coupables ? Et même si on les découvre, comment tirer cela au clair ? Jamais on n'a de certitudes, les agents de l'étranger se tenant toujours à l'abri des responsabilités directes, et d'ailleurs étant désavoués s'ils se laissent prendre. Nous n'aurons jamais que des probabilités. Notre matériel d'artillerie et nos explosifs sont et seront encore, pendant longtemps, un objet d'inquiétude pour les puissances rivales. On connaît bien notre outillage, mais nous perfectionnons continuellement nos projectiles. Il est certain que l'artillerie qui se serait servi de la poudre Trémont aurait eu un avantage écrasant....D'où la tentative faite contre l'inventeur, évidemment....

— Ainsi vous attacheriez un grand prix à posséder la formule trouvée par le général ?

—Un très grand prix. Ce serait rendre à notre pays un service immense que de l'en faire bénéficier,

Baradier devint grave. Il baissa le front, puis avec résolution.

—Mon général, je suis un bon patriote. J'ai combattu pour la France jusqu'à la dernière heure de la guerre. Tous les miens, Lorrains de Metz, se sont expatriés pour ne pas vivre au milieu de nos vainqueurs. S'il fallait donner ma vie pour le pays, je n'hésiterais pas. Je ferai plus, je risquerai la vie de mon fils. Si Marcel connaît le secret de Trémont, je vous jure que vous aurez la poudre.

Un éclair de joie brilla dans les yeux du vieux soldat. Sa moustache frissonna. Il tendit la main à Baradier, et d'une voix tremblante :

—Vous êtes un brave homme ! Je vous remercie !

Et comme la porte s'ouvrit, il fit un hum sonore, et reprit son calme. Mme Baradier et Mlle de Trémont entraient précédant Graff. Toujours svelte et élégante, Mme Baradier montrait quelques fils d'argent dans sa belle chevelure blonde. Mais le regard clair, la bouche éclatante rappelaient la jeune fille qu'avait aimée Elias Lichtenbach. Mlle de Trémont, vêtue du costume bleu du couvent, mince et brune, offrait dans un visage comme étonné par le chagrin la grâce charmante de ses seize ans. Elle s'avança sans gaucherie, vers l'ami de son père. Mais aux premiers mots que le vieux soldat lui adressa, des larmes emplirent ses yeux et silencieusement coulèrent jusqu'à sa lèvres. Elle écoutait avec une satisfaction âpre les paroles consolantes et élogieuses consacrées à celui qui venait de disparaître, et son hochement de tête semblait un acquiescement résigné et dou-

dans votre chambre.... tout de suite.... Hâtez-vous, chaque minute qui s'écoule peut nous perdre.

—Mais André va paraître ?

— Justement.... Il ne faut pas qu'il vous trouve ici.

—Il vous questionnera....Il a vu la scene.... Que lui direz-vous s'il vous demande quelle est le coupable ?

Jeannine fixa Hélène pendant une seconde. Elle déclara d'un ton sombre :

—Je lui dirai que c'est moi.

La jeune femme se révolta :

—Vous.... Jeannine....Non, non.... c'est impossible je ne veux pas que vous vous sacrifiez.

Mais la jeune fille n'écoutait pas la malheureuse....Elle l'avait saisie par les poignets... et elle l'entraînait.... Hélène se débattait :

—Non.... non.... je ne veux pas.

—Taisez-vous.... il ne faut pas qu'on vous soupçonne.... pour le bonheur d'André.... pour votre honneur.... à vous.

Elle la poussa.... La lourde portière retomba sur la jeune femme.... Alors Jeannine, restée seule, s'effondra sur une chaise longue, quelque part, dans un coin.

Il était temps.

Au dehors les éclairs se succédaient.... dans le crépitement de la pluie, des pas précipités, ceux de quelqu'un se dirigeant vers le château, se faisaient entendre.

Quelques secondes s'écoulèrent.... Un homme franchit la fenêtre.... bondit dans la pièce.

C'était le maître de forges.

De taille ordinaire, il avait les épaules larges et carrées, la barbe rousse, les cheveux drus. Ses yeux gris étaient cachés sous d'épais sourcils.

Sous ses dehors rudes il possédait une âme bonne et loyale.... On le savait dans le pays.... Il était profondément aimé de ceux qui l'approchaient.

En ce moment, nu-tête, ruisselant de pluie, les cheveux collés aux tempes, les yeux hagards, il faisait peur à regarder.

Il fit un pas et terrible :

—Misérable.... bégaya t-il.

Mais il s'arrêta : la pièce était vide.

Dissimulée dans un pan d'ombre, il n'aperçut pas Jeannine, écroulée sur une chaise longue. Il poussa un rugissement :

—Sauvée.... elle s'est sauvée.

Il fit quelques pas encore dans la chambre, à peine éclairée par la lumière pâle d'un flambeau dont la cire achevait de se consumer.... Il eut un rire strident :

—C'est juste.... Lâche autant qu'infâme.... Sans cela, elle n'eût pas été complète.... Oh ! cette créature de boue !.... Dire qu'elle était toute ma joie et toute ma récompense.... Je l'aimais comme un insensé.... J'échafaudais des rêves pour elle.. Je passais des nuits à travailler .... Triple niais ! Pendant ce temps, elle se livrait aux caresses d'un autre.... Elle se riait de moi avec lui....C'est drôle, un homme dont on vole l'honneur.... Comme elle a dû me bafouer avec son amant !

Il ricanait. Cependant, il répéta machinalement, comme si, en dépit da l'évidence, il ne fût pas encore convaincu :

— Un amant.... elle a un amant....

Ses yeux étaient devenus cruels, implacables. Les lueurs rouges.... des lueurs de sang et de meurtre les emplissaient. Sa main droite serrait toujours nerveusement la crosse d'un revolver qu'il n'avait pas abandonné.

Soudain il éprouva une violente commotion.

A quelques mètres de lui à peine, il venait de voir le corps d'une femme, étendue sur une chaise longue, faire un mouvement.

Il avança, menaçant.

A continuer.

Avis aux Mères — Le Sirop Calmant (Soothing Sirup) de Mrs. Winslow devrait toujours être employé pour les enfants en dentition. Il soulage immédiatement le petit patient; en apaisant les douleurs de l'enfant il produit un sommeil naturel et réparateur, et le petit chérubin se réveille "vif comme un pinson". Ce médicament est très agréable au goût. Il calme l'enfant, amollit les gencives, arrête les douleurs, débarrasse des gaz; régularise les intestins, et est le meilleur remède connu pour la diarrhée, qu'elle provienne de la dentition ou de toute autre cause. Vingt-cinq cents la bouteille. Ne manquez pas de demander "Mrs Winslow's Soothing Sirup"